

PIERRE VAN HOYE

Un enseignant au pays de l'or blanc

Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de partager une aventure hors du commun, comme de participer à l'installation de la nouvelle station de recherche "Princess Elisabeth" en Antarctique. C'est pourtant ce qui est arrivé à **Pierre VAN HOYE**, 52 ans, enseignant et chef d'atelier au Centre de Promotion Sociale pour Éducateurs (CPSE) de Grivegnée (secteurs pédagogique et paramédical). Rencontre.



Quelle était l'influence des conditions climatiques sur le travail?

PVH: Nous avons eu beaucoup de chance, car notre séjour a débuté avec trois semaines de grand beau temps, ciel bleu et clarté permanente. Cette luminosité et le soleil nous ont apporté une énergie considérable! Et grâce à l'esprit d'équipe, à l'envie d'avancer et à l'incertitude de savoir si le temps allait se maintenir, nous avons vraiment carburé au niveau du travail! Les températures en novembre oscillaient entre -10 et -14°C pendant la journée, mais le taux d'humidité étant faible, le froid était très supportable. Par ailleurs, le comportement est un peu similaire à celui que l'on peut avoir en montagne et en haute montagne: les conditions de vie étant plus difficiles, cela induit des logiques de coopération, de solidarité, de dépassement de soi. Il faut pouvoir s'organiser et communiquer autour de ces logiques-là. Des liens se créent en raison de ces conditions difficiles.

En-dehors de cela, qu'avez-vous appris là-bas?

PVH: Ce que je retiens, c'est l'importance et la force du mental. C'est ce qu'on appelle, en approche systémique, les "prédictions auto-accomplissantes". Si vous pensez que vous n'allez pas y arriver, vous allez provoquer, consciemment et inconsciemment, des éléments qui vont vous faire échouer. En l'occurrence, ce projet a un côté unique: c'est une station "zéro émission", qui se trouve dans un environnement extraordinairement beau, sur un continent voué à la paix et à la nature, avec des finalités très nobles, comme l'absence de territorialité. On a l'impression de contribuer à des tâches qui sont hors du commun. La beauté du projet nous a fortement stimulés.

Hors du commun, ce n'est pas un peu aussi hors du monde?

PVH: Oui, c'est hors du monde puisqu'au final, on s'est retrouvés là-bas à trente maximum, et le premier voisin était à environ 2h10 d'avion! En



Comment vous êtes-vous retrouvé en Antarctique?

Pierre VAN HOYE: Je me suis trouvé impliqué dans ce projet suite à des contacts avec des personnes qui connaissaient Alain HUBERT. L'une d'entre elles m'a informé, l'an dernier, qu'il cherchait des candidats pour élargir son équipe. Je l'ai rencontré, et il m'a proposé d'envoyer une lettre de candidature. Fin aout, j'ai eu la chance d'apprendre que j'étais retenu! Et je suis finalement resté là-bas 2 mois et 5 jours.

Quelles étaient, chez vous, les compétences qui l'intéressaient?

PVH: Je me suis posé la question: même si mon père était menuisier et que je suis donc familiarisé avec les techniques et les termes du bâtiment,

ce n'est pas mon métier. On m'a dit qu'outre les compétences techniques, il fallait aussi développer des compétences relationnelles et pouvoir vivre en équipe. Au-delà de ça, il était important que les personnes soient fiables, que l'on puisse compter sur elles.

Qu'avez-vous rencontré comme difficultés?

PVH: Je faisais partie d'une équipe de six personnes affectée à la construction des garages; au départ, j'ai eu quelque difficulté à me situer dans le groupe, car les autres avaient l'habitude de travailler ensemble depuis longtemps. Quelquefois, je comprenais mal les consignes; j'ai fait quelques petites erreurs... Il n'était pas toujours évident de savoir si mon travail correspondait aux attentes. Mais globalement, cela a assez bien fonctionné.

ce qui concerne les comportements humains, il n'y a pas eu de débordements, malgré la difficulté des conditions de vie. On était tout de même reliés au monde par Internet - faiblement - et par le téléphone satellite.

Si vous deviez utiliser certains concepts théoriques de vos cours et les appliquer à cette expérience, quels sont ceux qui vous paraîtraient les plus pertinents ?

PVH: Je commencerais par la pédagogie du projet. Il est essentiel de travailler autour d'un projet dont les finalités sont bien répercutées par les personnes qui le dirigent. Dans ce cas-ci, le projet, c'est aussi l'histoire d'un homme, Alain HUBERT, chargé du leadership. Il est aussi important que ceux qui occupent un poste à responsabilités les assument. Un responsable de projet doit être à l'écoute, dans la réflexion, la conception... Mais il doit aussi pouvoir déblayer la neige, faire du béton ou porter des sacs. On le retrouve à tous les niveaux du projet. Le travail en équipe est également particulièrement présent; la complémentarité des caractères, la préparation, les rencontres, l'importance de la relation sont des choses fondamentales. Mais ce que je retiens aussi, c'est bien sûr toute la logique du développement durable, avec ses trois piliers: le social, l'environnement et l'économique.

Et quelle illustration pourrait-on faire de la systémique ?

PVH: La systémique rejoint la logique du développement durable. L'Antarctique est un continent qui a,



par sa nature, une mémoire fabuleuse, puisque toutes les traces de passages humains ou autres restent inscrites dans la neige et dans la glace. On s'interroge sur les finalités, sur les conséquences des actes, ce qui rejoint aussi les fondements systémiques. Une autre chose intéressante, c'est que les ressources font partie du système. Par exemple, on a pu continuer à faire du béton en trouvant une sorte de carrière qui contenait du gravier de bonne qualité. On a toujours pu trouver les ressources nécessaires.

Est-ce que ce n'est pas, finalement, un peu difficile de revenir d'une telle expérience ?

PVH: En partie, oui... En revenant d'un tel endroit, il est parfois difficile de comprendre certains comportements, quand des gens s'énervent pour des éléments qui peuvent sembler vraiment futiles. Et puis, bien sûr, il y a une certaine fatigue. Il faut du temps pour retrouver ses marques.

Et qu'est-ce que cela a changé dans votre vie de tous les jours ?

PVH: Je ressens maintenant de l'impatience vis-à-vis de certains comportements individuels. J'ai, par exemple, du mal à comprendre que l'intérêt individuel prime sur l'intérêt collectif. Parfois je suis moins tolérant, mais aussi plus clair dans mes choix. J'ai l'impression d'être plus

déterminé. En participant à une réunion pédagogique, je me suis dit que, si le langage des enseignants était utilisé dans le domaine du bâtiment, on serait toujours en train de se poser des questions pour savoir comment on fait, et on aurait mis beaucoup plus de temps pour avancer!



Dans le fond, cette expérience est un peu une "cryo-psychothérapie" ?

PVH: Je n'irais pas jusque là, mais il est clair que cela a des incidences au-delà du projet et que c'est une expérience marquante. Pour moi, quand un projet est porteur, la motivation et l'énergie suivent aisément.

Vous avez d'autres projets de ce type ?

PVH: J'aimerais retourner en Antarctique, mais pour ce qui est des conditions financières, il faut voir si un détachement pour mission est envisageable. Là aussi, si la volonté est présente, il y a sans doute moyen de trouver une solution! ■

INTERVIEW FRANÇOIS TEFNIN
TEXTE BRIGITTE GERARD



En savoir plus:
www.antarcticstation.org